



HAL
open science

La guerre de Sept Ans dans les collections du musée de l'Armée

Dominique Prévôt, Christophe Pommier

► **To cite this version:**

Dominique Prévôt, Christophe Pommier. La guerre de Sept Ans dans les collections du musée de l'Armée. *Revue de la Société des Amis du Musée de l'Armée*, 2014, 146, p. 46-59. hal-03749493

HAL Id: hal-03749493

<https://hal.science/hal-03749493v1>

Submitted on 13 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La guerre de Sept Ans dans les collections du musée de l'Armée

Dominique PREVOT et Christophe POMMIER

Le 250^e anniversaire de la signature du traité de Paris, qui, le 10 février 1763, met fin à la guerre de Sept Ans, est l'occasion de (re)découvrir les collections du musée de l'Armée liées à ce conflit.

La guerre de Sept Ans (1756-1763)

En 1748, la paix d'Aix-la-Chapelle conclut la guerre de Succession d'Autriche mais ne règle que les problèmes territoriaux européens¹. Des tensions persistent entre Anglais et Français qui n'ont pas réglé leurs litiges aux Indes et aux Amériques et qui s'affrontent à nouveau à partir de 1754.

En Europe, la Prusse, alliée de la France, inquiète ses voisins, l'Autriche, la Saxe et la Russie. Elle inquiète aussi l'Angleterre, qui craint l'invasion du Hanovre qui lui appartient. Après des tentatives de rapprochement avec l'Autriche et la Russie, les Britanniques comprennent qu'il est impossible de créer une coalition contre la France. Ils s'allient alors à la Prusse, avec laquelle ils signent le 16 janvier 1756 la convention de Westminster. La France s'allie alors à l'Autriche, son ennemie depuis plus de 200 ans, par le traité de Versailles du 1^{er} mai 1756. C'est le « renversement des alliances ». La France et l'Autriche sont rejointes par la Russie et la Suède. Revendications territoriales en Europe et intérêts coloniaux conduisent ainsi à un jeu d'alliances qui déclenche un conflit à l'échelle mondiale.

Un raid britannique sur fort Duquesne² puis la saisie de 300 navires français à l'automne 1755 procure un *casus belli* à Louis XV. Le rejet d'un ultimatum français en janvier 1756 implique de fait l'instauration d'un état de guerre, officialisé par la déclaration du 9 juin. La France prépare alors, sous le commandement du maréchal de Richelieu, une expédition contre l'île de Minorque, une importante base navale britannique en Méditerranée, et s'en empare le 29 juin. Frédéric II de Prusse (1712-1786) attaque la Saxe en août, sans déclaration de guerre, provoquant la levée d'une armée par le Saint-Empire, l'armée des Cercles. En septembre, Dresde, la capitale, est prise et l'armée saxonne se replie dans la forteresse de Pirna. Les Autrichiens entrent en guerre mais, battus à Lobositz le 1^{er} octobre 1756, ils ne peuvent secourir les Saxons, qui capitulent le 15.

L'année 1757 commence mal pour Frédéric II. Si le 6 mai, il bat les Autrichiens et les Russes à la bataille de Prague, dont il fait le siège, il doit rapidement affronter une armée autrichienne

¹ Bien qu'actée par la paix d'Aix-la-Chapelle, les Autrichiens ne sont toujours pas résignés à la perte de la Silésie au profit de la Prusse.

² En Nouvelle-France, pour répondre à la fortification de la vallée de l'Ohio par les Français, les Britanniques montent une expédition visant à prendre fort Duquesne mais sont stoppés lors de la bataille de la Monongahela, le 9 juillet 1755.

qui se porte au secours de la ville. La rencontre a lieu le 18 juin à Kolin. Vaincus, les Prussiens reculent jusqu'en Saxe. Ils sont également battus par les Russes le 30 août à Grossjägersdorf. Le 7 septembre, les Autrichiens sont vainqueurs à Görlitz et les Suédois entrent en Poméranie le 13.

Pendant ce temps, les Français conquièrent le Nord-Ouest de l'Allemagne. Le 25 juillet, à Hastenbeck, l'armée du maréchal d'Estrées bat les Anglo-Hanovriens du duc de Cumberland, qui sont contraints à la reddition le 8 septembre en signant la convention de Kloster-Zeven. Cette victoire permet l'occupation de l'électorat de Hanovre, domaine du souverain britannique³. Pour contrer les Français, les Anglais lancent alors une série d'attaques sur les côtes françaises⁴.

À la fin de l'automne, la situation s'inverse pour les Prussiens. En quelques semaines, Frédéric II rétablit la situation en battant l'armée franco-impériale – commandée par les princes de Soubise et de Saxe-Hilburgshausen – à Rossbach le 5 novembre, puis il se retourne contre les Autrichiens, qu'il bat à Leuthen le 5 décembre. La leçon stratégique a un fort impact moral. L'Angleterre, rassurée, dénonce la convention de Kloster-Zeven et confie le commandement de ses troupes au duc de Brunswick-Lünebourg (1721-1792).

Au printemps 1758, l'armée française ne peut s'imposer face aux Anglo-Hanovriens malgré sa supériorité numérique⁵. Elle réussit tout de même à occuper la Hesse malgré sa défaite à Krefeld, le 23 juin. Les ennemis finissent cette campagne, cantonnés entre Rhin et Main, alors que les Anglais continuent leurs raids sur les côtes françaises, attaquant notamment Saint-Malo et Cherbourg.

La Prusse se concentre contre la Russie qu'elle vainc à Zorndorff le 25 août. Mais cette victoire est si coûteuse pour la Prusse qu'elle est contrainte de se replier en Saxe. Elle est alors battue par les Autrichiens à Hochkirch, le 14 octobre, mais le coût de la victoire est tel que les Autrichiens ne peuvent, eux non plus, l'exploiter.

En avril 1759, les Français repoussent les Hanovriens à Bergen puis gagnent du terrain, mais voient leur avance stoppée le 1^{er} août à Minden. Parallèlement, ils réunissent une armée sur l'embouchure de la Loire avec le projet d'envahir la Grande-Bretagne, mais en novembre, la défaite navale de Quiberon brise cette tentative.

A l'Est, les Russes avancent jusqu'à l'Oder et font leur jonction avec les Autrichiens. La Prusse est battue successivement à Kay le 23 juillet, à Maxen le 21 novembre, à Meissen le 4 décembre mais surtout à Kunersdorf, le 12 août. Lors de cette bataille, Frédéric II manque d'être fait prisonnier et perd environ 19000 hommes. Pourtant, la mauvaise entente entre les généraux russes et autrichiens les empêche de mettre un terme à la guerre.

³ Les Français n'ont pas la volonté d'annexer le Hanovre, mais d'en faire une monnaie d'échange. Lors des futures négociations de paix, l'occupation de cet électorat doit compenser les pertes dans les colonies.

⁴ Après leur échec devant Saint-Malo en juin 1758, les Anglais effectuent un raid victorieux sur Cherbourg en août, avant d'être défait à la bataille de Saint-Cast, le 11 septembre 1758.

⁵ Cette campagne est marquée par une crise du commandement en France. Les nombreux changements de commandement à la tête des armées sont en partie responsables des revers de 1758. Ceux-ci se traduisent par la disgrâce complète du clan d'Argenson et l'arrivée du maréchal de Belle-Isle au Secrétariat d'État à la guerre.

En 1760, la Prusse perd la Saxe et la Poméranie. En octobre, Russes et Autrichiens effectuent un raid sur Berlin mais évacuent rapidement la ville devant l'arrivée d'une armée de secours. A Torgau, le 3 novembre, les Prussiens remportent une victoire coûteuse. De leur côté, les Français parviennent à garder la Hesse et remportent la bataille de Clostercamp les 15 et 16 octobre.

La Prusse, épuisée, prend des positions défensives pour l'année 1761. Son armée remporte néanmoins avec les troupes anglo-hanovriennes les batailles de Langensalza le 10 février, de Grünberg le 21 mars et de Villinghausen les 15 et 16 juillet sur la France. Face aux Russes, la Prusse perd en décembre Kolberg, son dernier port sur la Baltique.

Le 15 août, l'Espagne signe le « Pacte de Famille », par lequel elle s'engage à déclarer la guerre à l'Angleterre au début de 1762, ce qu'elle fait le 2 janvier.

C'est alors qu'intervient le « miracle de la Maison de Brandebourg » qui sauve la Prusse de l'effondrement. Le 4 janvier 1762, la tsarine Elisabeth (1709-1762) meurt. Pierre III, son successeur, est un grand admirateur du roi de Prusse et engage immédiatement des pourparlers, qui débouchent le 5 mai sur une paix séparée entre la Russie et le royaume de Prusse. Raffermissée par ce revirement, la Prusse en profite pour faire la paix avec la Suède. Elle bat l'Autriche à Burkersdorf le 21 juillet, puis à Freiberg le 29 octobre. A l'Ouest, la situation est plus partagée, chacun alternant défaites et victoires. L'épuisement des belligérants les pousse à la table des négociations.

Le 15 février 1763, Prussiens et Autrichiens signent le traité d'Hubertsbourg⁶. Cinq jours avant, les Français signent le traité de Paris qui met fin aux hostilités avec l'Angleterre qui, forte de ses succès dans les colonies, fait figure de grand vainqueur⁷.

En effet, si la France connaît quelques succès initiaux au Canada en 1756, le blocus britannique la prive de renforts. La supériorité numérique des Anglais leur permet de prendre la ville de Louisbourg en juillet 1758. L'année suivante, ils mettent le siège devant Québec. La garnison française résiste pendant deux mois mais doit se rendre le 18 septembre, cinq jours après la défaite des plaines d'Abraham. De là, les Anglais se lancent à l'attaque de Montréal, qu'ils prennent le 8 septembre 1760, marquant ainsi la défaite française en Amérique du Nord. Profitant de cette victoire, les Britanniques se tournent vers les Caraïbes et ses importantes plantations (sucre, café, indigo,...), vitales aux économies sucrières françaises et espagnoles. Après avoir pris la Guadeloupe aux Français en 1759, ils s'attaquent à la Dominique en 1761. Ils préparent parallèlement une grande offensive pour 1762 qui vise aussi les possessions des Espagnols qui ont annoncé leur entrée en guerre pour le début de cette année. Ces attaques permettent aux Anglais de prendre la Martinique en février, puis de là, Grenade, Saint-Vincent et Tobago. En juin, ils mettent le siège devant La Havane, où les Espagnols se rendent finalement en août.

⁶ Ce traité ne règle pas les tensions entre ces deux puissances et ne doit sa signature qu'à l'épuisement général des belligérants, qui reprennent les armes dès 1778 (guerre de Succession de Bavière).

⁷ Malgré une importante expansion territoriale, la Grande-Bretagne est dans une situation financière difficile. Les mesures fiscales prises pour renflouer les caisses du royaume sont mal vécues dans les colonies et aboutissent à la guerre d'indépendance des États-Unis (1775-1783).

En Inde, Dupleix (1697-1763) avait réussi à asseoir l'influence commerciale et militaire de la Compagnie française des Indes orientales au détriment de sa concurrente la British East India Company mais, à partir de 1754, la politique française ruine ces efforts. En 1756, le Nabab du Bengale s'empare de comptoirs Anglais, dont Calcutta. Ceux-ci contre-attaquent et en profitent pour prendre Chandernagor aux Français (23 mars 1757). En 1758, Versailles riposte en envoyant des troupes qui tiennent tête aux Anglais et assiègent Madras, à partir du mois de décembre. L'arrivée de renforts Anglais les contraint à lever le siège en février 1759. Londres reprend alors l'initiative, défaisant les troupes françaises à la bataille de Wandiwash, le 22 janvier 1760, et prenant le comptoir de Karikal. Le siège est mis devant Pondichéry, qui se rend le 15 janvier 1761. Enfin, le comptoir français de Mahé tombe en février de la même année, rendant la victoire anglaise complète.

Objets choisis

Personnels ou réglementaires, ces douze objets permettent de se pencher sur certains aspects de la guerre de Sept Ans, évoquant ainsi la multiplicité des nations belligérantes et des théâtres d'opérations.

***La Pie*, canon français de 4 livres court**

L'emploi de pièces d'artillerie légères n'est pas réglementé en France avant 1740. Malgré la réforme de 1732⁸ et quelques controverses, l'artillerie française n'utilise pas de pièces d'artillerie légères car leur puissance de feu est jugée trop peu satisfaisante. Une pièce courte de 4 livres en bronze est adoptée en 1740 après plusieurs essais. Cette pièce est communément dite *à la suédoise* car elle a été conçue à partir de plans et de maquettes d'un canon léger suédois. Plus courte (1,62 m contre 2,23 m) et plus légère (environ 330 kg contre 600 kg) que le canon de 4 ordinaire, la pièce de 4 *à la suédoise* nécessite également moins de chevaux (3 au lieu de 4) pour son déplacement. Le chargement de ce canon est assez rapide car la munition utilisée est le boulet encartouché : la gargousse contenant la charge de poudre propulsive et le boulet ne forment qu'un seul et même ensemble, ce qui permet de réduire le temps de chargement, donc d'augmenter la cadence de tir.

La Pie, coulée en 1756 à Douai par Jean Bérenger, est l'une de ces pièces de 4 *à la suédoise*. Elle porte les armes de France au premier renfort et, détail moins commun, est ornée d'une nuée fulminante⁹ à la volée. Ce motif remplace, dans un souci esthétique, les armes du Grand-Maître de l'Artillerie dont la charge a été supprimée en 1755.

La guerre de Succession d'Autriche montre que si la manœuvrabilité de ces pièces est excellente, leur faible portée est un réel handicap. Pour adapter les caractéristiques de cette arme aux besoins de la guerre, l'ordonnance du 20 janvier 1757 dote chaque régiment d'une pièce *à la suédoise*. Bien qu'appartenant à l'artillerie, ces canons sont servis par les fantassins, offrant à l'infanterie une puissance de feu accrue tout en conservant sa mobilité. Pendant la

⁸ Le 7 octobre 1732, une ordonnance royale mise en œuvre par le marquis de Vallière, directeur général de l'artillerie, rationalise les calibres en usage dans l'artillerie, définit les dimensions et l'ornementation des pièces et renforce le contrôle des pièces à la sortie des fonderies.

⁹ Une nuée fulminante est une représentation constituée d'un nuage de fumée traversé de foudres, c'est une iconographie courante de l'artillerie.

guerre de Sept Ans, ces canons de 4 servent donc comme pièces d'accompagnement de l'infanterie et non au sein d'une batterie d'artillerie.

Cuirasse du duc d'Estrées

Depuis 1743, tous les officiers supérieurs ou généraux, qui évoluent sur le terrain à cheval et sont donc très exposés, sont tenus de porter une cuirasse complète (plastron et dossière) pour les protéger. Ces protections sont souvent très pesantes ; cette cuirasse, qui a appartenu à Louis César Le Tellier, duc d'Estrées (1695-1771), pèse ainsi 13,2 kg.

Envoyé en 1756 en Autriche coordonner les armées française et autrichienne, le duc d'Estrées est nommé maréchal en 1757 et fait campagne en Westphalie. L'entrée en campagne, sur ce front se fait assez tardivement afin de régler certains problèmes d'approvisionnement.

Cette période de préparation porte ses fruits puisque le 26 juillet 1757, le maréchal d'Estrées remporte la bataille d'Hastenbeck. Cette victoire, si elle n'est pas décisive, a de grandes répercussions puisqu'elle provoque rapidement la chute du duché de Brunswick et de l'Électorat de Hanovre.

Pourtant le maréchal est bien mal remercié de ce succès. En effet, dès le début de la guerre, il s'était fait un ennemi en la personne du conseiller d'État Pâris-Duverney (1684-1771) à qui il reproche d'entraver la marche de l'armée par la lenteur des approvisionnements. A la cour, Duverney et les membres des familles d'Argenson et de Maillebois trament une cabale qui scelle le sort du duc d'Estrées. Le maréchal de Maillebois (1715-1791), en contact avec la marquise de Pompadour (1721-1764), entretient une correspondance parallèle à celle de l'armée dans laquelle il fait du maréchal d'Estrées le responsable de l'inaction de l'armée en début de campagne. La manœuvre réussit puisque le 25 juillet, la veille de la bataille, le roi envoie un ordre relevant le maréchal de son commandement ; le messenger croise en chemin celui qui va annoncer la victoire à la cour. Mais la décision est prise, le duc d'Estrées est remplacé par le maréchal de Richelieu (1696-1788), membre du complot et encore auréolé de sa victoire, l'année précédente, au siège de Minorque.

L'injustice est flagrante mais le roi ne modifie pas sa décision, le maréchal d'Estrées obtient néanmoins une place de ministre d'État.

Pertuisane du régiment von Kalckstein (I.R. 25)

La création de ce régiment remonte à 1713, lorsque le major-général Anton von Pannowitz (1659-1731) lève un bataillon, qui devient le régiment de Schlabrendorff deux ans plus tard. En 1729, Christophe Guillaume von Kalckstein en prend le commandement. Celui-ci naît en Prusse en 1682 et débute en 1702 sa carrière militaire au service de l'Électeur de Hesse-Cassel. En 1709, il entre au service de Frédéric-Guillaume I^{er} et devient major au *Leibregiment zu Fuss*. En 1712, il prend la ville de Moers avec seulement 300 hommes et participe à la Grande guerre du Nord. Promu au grade de colonel en 1718, Frédéric-Guillaume I^{er} le nomme précepteur de son fils, le futur Frédéric II. Il exerce cette fonction pendant onze ans et sert d'intermédiaire entre le roi et son fils lorsque leurs relations se détériorent. En mars 1729, donc, von Kalckstein prend la tête de son régiment. En 1747, il est nommé maréchal et en 1758, Frédéric II fait de lui, à son tour, le précepteur de ses enfants. Il meurt le 2 juin 1759. Durant la guerre de Sept Ans, le 25^e régiment d'infanterie entre en Saxe le 26 août 1756 et participe au blocus de l'armée saxonne dans la région de Pirna. En 1757, il prend part aux

batailles de Kolin le 18 juin, de Breslau le 22 novembre et de Leuthen le 5 décembre ; en 1758, à celles de Zorndorff le 25 août et d'Hochkirch le 14 octobre ; en 1759, à celle de Kunersdorf le 12 août, puis participe l'année suivante au siège de Kolberg en août et septembre et à la bataille de Torgau le 30 novembre. Il connaît son dernier engagement de la guerre lors de la bataille de Burkersdorf, le 21 juillet 1762.

Ce type de pertuisane est adopté par l'armée prussienne vers 1755, à un moment où les armes d'hast tendent à disparaître des rangs des armées européennes. Armer les sous-officiers de pertuisanes plutôt que de fusils, oriente davantage le combat vers le choc à l'arme blanche que sur le feu de l'infanterie. Cette orientation tactique remet le mouvement au centre de l'art militaire et vaut à Frédéric II certaines de ses victoires. Mais elle se révèle aussi très coûteuse. Lors de la bataille de Torgau, par exemple, le 8^e régiment d'infanterie perd ainsi 1000 hommes sur 1300.

Mitre du Royal North British Dragoons

Cette mitre est malheureusement incomplète, le devant devrait s'ornier d'une petite visière ornée d'un chardon blanc sur fond bleu.

Cette unité est créée en 1681 lorsque trois troupes de dragons, levées en 1678, sont enrégimentées et prennent le nom de *The Royal Regiment of Scots Dragoons*. Dans un premier temps, sa mission est de maintenir l'ordre en Écosse. En 1707, il prend le nom de *Royal North British Dragoons* qu'il garde jusqu'en 1877, date à laquelle le surnom de *Scots Greys* devient le nom officiel du régiment

Lors de la guerre de Sept Ans, la compagnie légère de ce régiment participe, en 1758, aux attaques de Saint-Malo et Cherbourg, qui sont mises à sac. La même année, le reste du régiment est envoyé en Allemagne pour rejoindre l'armée du Prince Ferdinand de Brunswick sous les ordres de lord George Sackville (1716-1785), qui commande la cavalerie. Lors de la bataille de Bergen, le 13 avril 1759, les *Royal North British Dragoons* couvrent la retraite des troupes anglo-hanovriennes et hessoises, défaites par l'armée du duc de Broglie. L'année suivante, les alliés prennent leur revanche lors de la bataille de Minden durant laquelle, à la suite d'un mauvais commandement, le 2nd *dragoons* reste inactif, se bornant à poursuivre de l'armée française qui retraite.

Lors de la bataille de Warburg, le 31 juillet 1760, le régiment opère une charge qui enfonce le flanc gauche français et défait ensuite la contre-attaque de la cavalerie française. Avec les *Inniskillings dragoons*, ils mettent les Français en déroute, les forçant à retraiter en désordre dans la ville de Zierenberg. La fin de la campagne voit le régiment participer à l'attaque le camp français de Groebenstein, le 24 juin 1762. A l'issue de cette attaque, une partie de l'armée française se replie dans les bois aux environs de Wilhemsthal où elle tombe aux mains des Anglais, avec une grande partie de ses bagages.

Casque de grenadier de la garde russe

Ce casque est du type de ceux adoptés pour les grenadiers des régiments d'infanterie Preobrajensky et Semenowsky de la garde impériale russe, en 1708. Il porte une plaque en cuivre estampée de l'aigle impérial sur le devant, tandis qu'à l'arrière, au-dessus du couvre-nuque, se trouve une plaque frappée du monogramme de l'impératrice Elisabeth Petrovna. Pour les gardes ou les revues, le casque est orné de plumes rouges pour la troupe, rouges au

centre et blanches sur l'extérieur pour les sous-officiers et blanches pour les officiers. En campagne, la coiffe est recouverte d'une housse de toile cirée noire.

Les régiments *Preobrajensky* et *Semenowsky* sont créés en 1687 par Pierre le Grand (1672-1725) à partir de petites troupes levées par son père, Alexis 1^{er} (1629-1676), pour les jeux guerriers de son fils. Ils tirent leur nom de villages situés non loin de Moscou.

En 1741, l'empereur en titre, Ivan VI (1740-1764), est un nourrisson. Le pouvoir est exercé par sa mère, Anna Leopoldovna (1718-1746), qui méprise l'armée et permet aux Prussiens une influence mal supportée par les troupes de la garde impériale. Soutenue par des diplomates français, Elisabeth Petrovna organise un coup d'état. Le 25 novembre 1741, elle prend le pouvoir avec l'aide directe de la compagnie des grenadiers du régiment *Preobrajensky*. En récompense de cette action, celle-ci prend alors le titre de *Leib-compagnie* et tous les roturiers présents dans ses rangs sont anoblis.

Les régiments *Preobrajensky* et *Semenowsky* ne participent à aucun engagement majeur durant la guerre de Sept Ans. Le régiment d'infanterie *Izmailovsky* et le régiment des grenadiers de la Garde s'illustrent eux en plusieurs occasions. Le premier à *Künersdorff* le 12 août 1759, le second à *Memel* en juillet 1757, *Gross-Jagerdorff* le 30 août 1757, *Zondorf* le 25 août 1758, *Berlin* en octobre 1760 et *Kolberg* entre août et décembre 1761.

Fusil d'infanterie prussien modèle 1723/40

L'infanterie prussienne se bat sur trois rangs depuis la réforme de Frédéric II en 1740. Les deux rangs se positionnent en quinconce, on parle d'« emboîtement » à l'époque, et le deuxième rang tire entre les intervalles du premier. Le dernier rang doit, lui, recharger les armes des rangs de devant. Mais autant que possible, selon les circonstances du combat, le premier rang, après avoir tiré, met un genou en terre et le troisième rang tire entre les intervalles du deuxième. Pour mettre en place les rangs, les troupes progressent en colonne, parallèlement au front et effectuent un quart de tour une fois leur position atteinte, méthode qui remplaçait une marche « en crabe » connue sous le nom de pas traversant.

La cadence de tir atteinte par l'infanterie prussienne impressionne. On parle de sept, voire de dix coups à la minute en conditions de combat. Une telle rapidité repose sur un entraînement au tir qui fait l'objet d'un soin tout particulier, soumettant le soldat à un « drill » draconien. Les fantassins prussiens passent même pour être capables de recharger en marchant.

Frédéric II, comme une partie des grands penseurs militaires de l'époque, accorde, au moins de façon théorique, une grande place à la charge à la baïonnette. Comme il l'a expliqué dans ses *Instructions militaires*, la charge à la baïonnette est préférable au duel de mousqueterie car celui-ci retarde le mouvement et que la victoire remportée à la baïonnette repose sur le terrain gagné, non sur le nombre de morts. Pourtant, cette tactique connaît des échecs, telle la bataille de *Bergen*, le 13 avril 1759, à l'issue de laquelle Prussiens et Hessois laissent sept milles hommes sur le terrain après trois charges consécutives.

L'organisation et la discipline de l'armée prussienne impressionnent la plupart des observateurs étrangers lors de la guerre de Sept Ans. Dans le domaine de l'organisation et de la conception du feu, notamment, le modèle prussien s'impose. En France, les réformes qu'il inspire débutent par la mise en service d'un nouveau système d'armes en 1763 et aboutit à *L'exercice de l'infanterie de 1776* qui reste en service jusqu'à la Révolution, bien qu'amendé en 1788 et 1791.

Bâton de maréchal de France du marquis de Contades

Ce bâton de maréchal, insigne de la plus haute distinction de l'armée française, a appartenu à Louis Georges Érasme, marquis de Contades (1704-1795). Capitaine en 1729, il devient colonel en 1734 puis général en 1740. Il s'illustre lors la guerre de Succession d'Autriche, à Prague, Fribourg et Berg-op-Zoom, notamment. Il rejoint l'armée d'Allemagne en 1757 où il commande l'infanterie. C'est dans cette fonction qu'il participe à la bataille de Krefeld, le 23 juin. Le 4 juillet 1758, il succède à Louis de Bourbon-Condé (1709-1771), disgracié après cette défaite. Le 24 août, il est fait maréchal. En 1759, sous son commandement, l'armée française prend la Hesse, Paderborn, Minden, Osnabruck, une partie de l'électorat de Hanovre et Münster. Le 1^{er} août 1759, à Minden, l'armée française forte de 55000 hommes affronte 40000 Anglo-prussiens. Contre toute attente, elle est battue. Le maréchal de Contades rejette la responsabilité de la défaite sur le duc de Broglie (1718-1804). Celui-ci, à la tête d'une importante réserve, avait reçu l'ordre d'attaquer le flanc de l'ennemi, ordre qu'il n'aurait pas exécuté. Discrédité, Contades est rappelé en France où il est nommé gouverneur d'Alsace en 1762 et devient, le 19 octobre 1788, doyen des maréchaux de France.

En 1758, le maréchal de Belle-Isle, ministre de la Guerre, présente à Louis XV un modèle de bâton de maréchal ; en l'approuvant, le roi entérine de fait un type de bâton préexistant. Désormais, il adopte la forme d'un cylindre recouvert de velours bleu de France et semé de trente-six fleurs de lys brodées. Aux extrémités, deux calottes en or présentent : la première, la devise *Terror Belli, Decus Pacis* (Terreur de la Guerre, Honneur de la Paix) ; la seconde, la dédicace, le nom du titulaire, la date de remise. L'étui cylindrique est fait de carton gainé de cuir brun-rouge rehaussé de fleurs de lys d'or et de l'inscription « Bâton de maréchal de France ».

Canon prussien de 3 livres

Lorsque Frédéric II monte sur le trône de Prusse en 1740, il hérite d'une armée nombreuse et relativement bien organisée, dont l'artillerie emploie les matériels mis au point en 1731 et 1732 par le général von Linger (1669-1755). Dans la pensée de Frédéric II, l'artillerie, arme pourtant nécessaire, est un frein à la mobilité des troupes. Il encourage alors le développement d'une artillerie très maniable, utilisant notamment des obusiers et des canons de 3 livres. Cependant, l'intérêt très relatif de Frédéric II pour le sujet laisse le champ libre à de nombreuses modifications qui vont se traduire par une multiplication des modèles¹⁰ au détriment de la rationalisation et de l'organisation logistique du parc d'artillerie.

La Prusse débute la guerre de Sept Ans avec des pièces d'artillerie adoptées récemment, en 1754. Celles-ci, proposées par l'inspecteur général de l'artillerie von Dieskau (1701-1777), se révèlent inférieures aux pièces autrichiennes lors des premières années du conflit. Elles sont remplacées dès 1758 par de nouveaux matériels conçus conjointement par von Dieskau et von Linger.

Ce canon de trois livres fait partie de ces bouches à feu adoptées en 1758 afin de doter l'armée prussienne d'une artillerie capable de surclasser celles des Autrichiens et des Russes.

¹⁰ Entre 1740 et 1763, six ensembles de pièces d'artillerie sont adoptés : Holtzmann (1741-1743), Linger (1744-1746), Dieskau (1754), Dieskau-Linger (1758), adoptions diverses (1759-1762) et Dieskau (1762-1766).

Il porte sur le premier renfort le chiffre de Frédéric II surmonté de la couronne de Prusse et de la devise « *Ultima Ratio Regis* », et sur la volée l’emblème de l’armée prussienne, également surmonté de la couronne royale et de la devise « *Pro Gloria Et Patria* ». C’est une arme légère – le tube pèse 327 kg – destinée à deux usages distincts. Le principal est l’accompagnement d’unités de cavalerie pour leur offrir une réelle puissance de feu ; le second, l’utilisation en tant qu’artillerie régimentaire, équivalant à l’usage en France de la pièce de quatre à *la suédoise*.

Scapulaire

A l’origine, le scapulaire était un vêtement de travail destiné à protéger la robe des moines et se composait de deux pans d’étoffe tombant jusqu’aux pieds, devant et derrière. Par la suite, le scapulaire consiste en deux pièces d’étoffe où sont cousues des images pieuses, reliées entre elles par deux bretelles entre lesquelles on passe la tête. Il est le signe d’une affiliation à un tiers ordre, une association de fidèles qui s’inspire de la règle d’un ordre religieux. Porté sous les vêtements, il est parfois remplacé par une simple médaille. Celui-ci est un scapulaire de Saint Benoît et aurait été donné en 1759 par un soldat français mourant à Edward Goat, un lieutenant du *1st regiment of Foot Guards* (1^{er} régiment d’infanterie de la Garde) pour le remercier de lui avoir donné de l’eau.

L’origine de ce corps remonte au milieu du XVII^e siècle, lorsque Lord Wentworth lève à Bruges, en 1656, un régiment qui forme la garde du roi Charles II en exil. Peu après est levé le régiment des gardes de John Russel. Après le retour de Charles II sur le trône, ces deux unités sont amalgamées, en 1665, pour former le *1st regiment of Foot Guards*.

L’identification de cet objet repose sur une note rédigée, semble-t-il, au début du XIX^e siècle par la sœur d’Edward Goat. Si la personnalité de cet officier ne fait pas de doute, la présence de Goat au sein des *Foot Guards* en tant qu’enseigne puis lieutenant est attesté jusqu’en 1767, les circonstances dans lesquelles le scapulaire lui aurait été donné appellent plus de commentaires.

En effet, en 1759, le *1st regiment of Foot Guards* reste stationné en Angleterre pour parer à toute tentative de débarquement français. La victoire navale anglaise dans la baie de Quiberon, le 20 novembre, éloigne cette éventualité et le début de l’année suivante se passe en préparatifs pour rejoindre l’armée de Ferdinand de Brunswick. Il semble donc peu probable qu’Edward Goat ait pu récupérer ce scapulaire à cette période mais plutôt l’année précédente, en 1758, durant laquelle son régiment opérait sur le Rhin contre l’armée du maréchal de Soubise.

Épée du chevalier Louis d'Assas

Capitaine à la compagnie de chasseurs du régiment d’Auvergne, Nicolas-Louis d’Assas (1733-1760) reste célèbre pour son dévouement lors de la victoire française de Clostercamp (15-16 octobre 1760). Encerclé lors d’une reconnaissance et sommé de se rendre, il s’écrie : « A moi Auvergne ; c’est l’ennemi ! » donnant l’alarme dans le camp français et meurt sous les coups de l’ennemi. C’est du moins ce que retiennent l’histoire et la mémoire collective.

Le chevalier d’Assas entre au régiment d’Auvergne en 1746 et y sert lors de la guerre de Succession d’Autriche. Il est nommé capitaine commandant des chasseurs le 1^{er} septembre 1755. En 1756, le régiment est cantonné à Granville pour contrer un éventuel débarquement

anglais. L'année suivante, il rejoint la Basse-Rhénanie et passe dans le Hanovre avec le maréchal de Richelieu. Il prend part à la prise de Minden et de Hanovre. En 1758, il subit des revers à Hammelspring, en mars, puis à la bataille de Krefeld, en juin. Il s'illustre dans les combats de Minden, le 1^{er} août 1759. En 1760, le régiment débute la campagne par la bataille de Corbach le 10 juillet et la finit par celle de Clostercamp.

La gloire et le dévouement de Louis d'Assas ne sont connus qu'à partir de 1769, lorsque Voltaire (1694-1778), sur la réclamation du chevalier de Lorry, lieutenant-colonel du régiment d'Auvergne, publie l'histoire dans la deuxième édition de son *Précis du siècle de Louis XV*. Pourtant, plusieurs mémoires, notamment celles Lombard de Langres¹¹, dont le père était sergent-major au régiment d'Auvergne au moment des faits, infirment la version de Voltaire. Le mot serait en fait du caporal Dubois, qui accompagnait Louis d'Assas. Celui-ci, mortellement blessé, l'aurait même reconnu et déclaré, à l'article de la mort : « Enfants, ce n'est pas moi qui ait crié, c'est Dubois ».

Malgré cette « polémique », Louis XVI (1754-1793) institue en 1777 une rente perpétuelle et héréditaire de mille livres pour les aînés de la famille d'Assas. Cette abnégation, le sacrifice de soi, font écho aux valeurs morales exaltées par la Révolution. Cette rente est donc prorogée le 22 août 1790. Alexis Dubois (17??-18??) compose une pièce fondée sur cet événement, *La bataille du Chevalier d'Assas ou la bataille de Clostercamp, pièce patriotique*, publiée en 1791. Enfin, en 1794, le général Vachier-Championnet (1762-1800) fait ériger un monument sur les lieux du combat.

Cette épée participe à la construction de la légende du chevalier d'Assas et fut donnée au musée de l'Armée par la famille du chevalier. Si son style la rapproche des productions française des années 1750, elle porte néanmoins sur la garde l'inscription nécessairement postérieure : LOUIS CHR D'ASSAS. CLOSTER CAMP/16 8bre 1760.

Poire à poudre anglaise

Cette poire à poudre est décorée d'une carte de la baie d'Hudson avec les principales rivières, les villes d'Albany et de New York, et les fortins. Elle porte également les armes d'Angleterre avec l'inscription dans un phylactère : « Dieu et mon droit ». Selon toute vraisemblance, elle a appartenu à un milicien britannique.

En 1754, la France a réussi à nouer de nombreuses alliances avec les tribus amérindiennes qui lui permettent d'asseoir son influence en Amérique du Nord, à l'exception des Iroquois qui restent toujours alliés aux Anglais. Entre 1754 et 1756, la région des grands lacs, entre l'actuelle Pittsburgh et les chutes du Niagara sont le théâtre d'escarmouches qui tournent le plus souvent à l'avantage des Français¹².

Sur la côte, en Nouvelle-Écosse, territoire anglais depuis 1713, les Britanniques sécurisent une partie du golfe du Saint-Laurent en déportant les Acadiens, des colons francophones susceptibles de prendre le parti des Français en cas de conflit.

Lorsque la guerre éclate, l'Angleterre profite que la France soit occupée sur le continent pour affirmer sa mainmise sur la baie d'Hudson, puis sur les Antilles. Pendant l'année 1757, les

¹¹ LOMBARD DE LANGRES Vincent, Mémoires anecdotiques pour servir à l'histoire de la Révolution Française, t. 1, Paris, Ladvocat, 1823, p. 230-234.

¹² Ceux-ci y affrontent notamment Georges Washington (1732-1799), alors colonel commandant la milice de Virginie, chargé par le gouverneur de cette colonie de prendre la vallée de l'Ohio.

Britanniques s'emparent des différents forts français : Fort Dusquesne (Pittsburgh), Fort Carillon (Ticonderoga) et Fort Frontenac (Kingston), coupant le Québec du reste de la Nouvelle-France. En juillet 1758, par la prise de Louisbourg, la forteresse qui commande l'embouchure du Saint-Laurent, les Anglais isolent complètement le Canada français. Québec, puis Montréal sont condamnées à la reddition. En Amérique et aux Antilles, la défaite est totale pour les Français et leurs alliés Espagnols. Par le traité de Paris (10 février 1763) l'Angleterre obtient l'Acadie, le Canada, la région des Grands Lacs, certaines îles des Antilles et la partie orientale de la Louisiane. La partie occidentale de cette dernière est donnée à l'Espagne en dédommagement de la Floride, qui passe sous domination Britannique. La France ne conserve que quelques îles aux Antilles et récupère celle de Saint-Pierre-et-Miquelon.

Canon de 4 livres aux armes de la Compagnie française des Indes orientales

Cette pièce d'artillerie en bronze a été coulée en 1755, à Douai. Lors de la guerre de Sept Ans, elle arme l'un des navires de la Compagnie française des Indes orientales (CFIO), dont les armoiries figurent sur le premier renfort. Elle est morphologiquement similaire aux canons de 4 livres de l'ordonnance royale de 1732. L'histoire de cette pièce est inconnue avant son entrée dans les collections du musée d'Artillerie en 1838.

La CFIO est créée en 1664 par Colbert, qui souhaite développer le commerce ultramarin et l'implantation française en Asie. A partir des années 1720, profitant de la période de paix que connaît l'Europe occidentale, la Compagnie prospère et commence à rivaliser avec la Compagnie hollandaise des Indes orientales, mais surtout avec la Compagnie anglaise des Indes orientales (East India Company – EIC) qui jalouse à la fois les bénéfices réalisés par la CFIO et l'implantation française en Inde. Les compagnies étant soutenues par les États cette rivalité dépasse le seul cadre commercial et est l'une des causes du retour de la guerre en Europe.

En effet, sous les mandats de Dumas, entre 1735 et 1741 et de Duplex entre 1742 et 1754¹³, l'influence française s'étend dans tout le sud de l'Inde. Les relations politiques, sociales et commerciales avec les autochtones sont excellentes et gênent considérablement les affaires de l'EIC dans ce secteur. De 1746 à 1763, les trois guerres carnatiques¹⁴ voient les Anglais s'opposer aux Français pour le contrôle commercial des Indes. Si les deux premières guerres (1746-1748 et 1748-1754) n'offrent pas de réel vainqueur, la troisième guerre carnatique – le théâtre indien de la guerre de Sept Ans – voit l'armée anglaise et l'EIC venir à bout des établissements français, soutenus par la CFIO. Outre la perte de nombreux comptoirs et d'une partie de sa flotte, la Compagnie sort lourdement endettée de la guerre de Sept Ans et ne retrouve pas sa richesse d'avant-guerre.

¹³ Pierre-Benoit Dumas (1668-1745) est gouverneur de Pondichéry entre 1734-1741 ; Joseph-François Duplex (1697-1763) est gouverneur général des établissements français de l'Inde entre 1742 et 1754.

¹⁴ Ces guerres sont dénommées ainsi en raison du nom de la zone géographique dans laquelle elles se déroulent. La côte carnatique est un vaste espace situé dans le Sud de l'Inde et qui s'ouvre sur le golfe du Bengale.

Révélatrice des archaïsmes et dysfonctionnements de l'armée française, la guerre de Sept Ans coûte à la France la totalité de ses possessions en Amérique du Nord et aux Indes au bénéfice de l'Angleterre, qui accède au rang de puissance coloniale prépondérante.

En Europe, la Prusse s'élève dans la hiérarchie des nations et la Russie, jusque-là puissance périphérique, arrive au centre de l'échiquier européen.

En France, les défaites subies, notamment celle de Rossbach, provoquent une importante réaction administrative et militaire. A partir de 1762, le duc de Choiseul (1719-1785), secrétaire d'État à la Guerre, entame des réformes profondes visant à mieux administrer l'appareil militaire et à le rationaliser. Ainsi, à partir de 1764, le général de Gribeauval (1715-1789) réforme l'artillerie en faisant adopter de nombreux matériels et en réorganisant cette arme. A sa mort, Louis XV (1710-1774) laisse à son successeur une armée moderne, tant sur le plan administratif et organisationnel que sur le plan technique. Entre 1775 et 1777, le comte de Saint-Germain (1707-1778) poursuit le travail de Choiseul et fait appliquer quatre-vingt-dix-huit ordonnances, souvent inspirées par le modèle prussien ; dans le même temps, Gribeauval fait également adopter un nouveau fusil pour l'infanterie (1777).